

## 37°2 le matin

### L'angoisse de l'écrivain

37°2 le matin, France 1986, 120 minutes (185 minutes, version complète)

Carl Rodrigue

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rodrigue, C. (2006). Review of [37°2 le matin : l'angoisse de l'écrivain / 37°2 le matin, France 1986, 120 minutes (185 minutes, version complète)]. *Séquences*, (245), 49–49.

## 37°2 LE MATIN

### L'angoisse de l'écrivain

« Écrire était venu beaucoup plus tard, peut-être un an après et sans raison précise, comme si ce genre de choses vous tombait forcément sur la tête après quelques mois de solitude, pour peu qu'on garde encore le goût des nuits blanches et qu'on ait besoin de se sentir vivant. » (narration de Zorg dans *37°2 le matin*)

CARL RODRIGUE

On l'oublie bien souvent, mais *37°2 le matin* n'est pas seulement l'adaptation cinématographique d'un livre, mais bien un film sur l'écriture elle-même. Les angoisses de l'écrivain — dont on ne peut que soupçonner le talent puisque l'on n'offrira pas la moindre petite ligne au spectateur — jalonnent en effet le récit de part en part. Des manuscrits enfermés dans des boîtes qu'il avait presque oubliés au syndrome de la page blanche en passant par les lettres de refus incendiaires des éditeurs, tout y est. Mais *37°2*, c'est avant tout la capture d'un éclair dans une bouteille : la rencontre d'un réalisateur inspiré par l'un des meilleurs romans français des deux dernières décennies avec des acteurs totalement dévoués — la séquence d'ouverture est à ce sujet des plus éloquentes —, le tout sur une trame sonore envoûtante. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder la carrière des principaux intervenants : à la suite du tournage, aucun d'eux n'aura en effet participé à une production arrivant à la cheville de *37°2*. Comme quoi le tout est supérieur à la somme des parties.



Des plans fixes qui font la part belle aux acteurs

Avec ses paysages de cartes postales et ses couleurs saturées, *37°2* n'a pas vieilli d'une ride. Ce qui frappe avant tout dans le travail de Beineix, c'est sa maîtrise du rythme. Rythme dans le montage certes — encore faut-il noter les nuances entre la version originale et la version intégrale (nous y reviendrons) — mais surtout dans l'alternance dans les mouvements de la caméra. C'est que Beineix sait (ou du moins savait) quand il peut valser autour de ses personnages, mais aussi quand le moment est venu de s'arrêter. On se surprend ainsi du nombre, mais aussi de la durée, des plans fixes qui font la part belle aux acteurs ainsi qu'aux somptueux dialogues de Philippe Djian. Comme si à chaque fois que Djian « entrait en

scène », Beineix, lui, s'effaçait. Une belle leçon d'humilité que bien des réalisateurs auraient intérêt à retenir.

Si l'écriture est la toile de fond du récit, la folie, elle, est au premier plan. Elle se voit même comme le nez au milieu du visage, si bien qu'il est difficile d'accepter que Zorg puisse ne pas la remarquer. Ou peut-être a-t-il simplement peur d'admettre la vérité ? Témoin des excès de rage de Betty, il préférera détourner le regard plutôt que de voir la réalité en face. Et pourtant TOUT l'entourage de Betty, y compris Zorg lui-même, qualifiera celle-ci de folle, de malade, de timbrée ou de cinglée. Amis, éditeur, épicier, clients du restaurant, inspecteur s'en donnent tour à tour à cœur joie... et quand arrive le tour du docteur, la folie n'est plus un simple qualificatif, mais bien un diagnostic.

**Le feu intérieur de Betty alimentera inlassablement ses insatiables désirs et, tel un papillon, celle-ci s'y brûlera les ailes. Ce n'est donc pas le fruit du hasard si le premier acte se terminera par l'incendie de la maison sur pilotis...**

« Ce qu'elle avait pris pour une prairie ensoleillée n'était en fait qu'un enclos triste et sombre et elle connaissait rien du tout à l'immobilité, elle était pas faite pour ça. » Prononcée par Zorg en plein milieu du second acte, voilà sans contredit la phrase clef du film. Le feu intérieur de Betty alimentera inlassablement ses insatiables désirs et, tel un papillon, celle-ci s'y brûlera les ailes. Ce n'est donc pas le fruit du hasard si le premier acte se terminera par l'incendie de la maison sur pilotis (foyer du couple) et que le dernier acte verra la mort de Betty (foyer de l'enfant qui aurait pu être le leur).

Mais revenons à l'incontournable question : version originale ou version intégrale ? En ce qui a trait au rythme, nul doute que la version originale l'emporte, mais elle laisse pour compte des morceaux d'anthologie renversants. Il ne faut visionner que le dialogue entre Betty et Zorg sous l'arbre pour s'en convaincre. Cela dit, la séquence du hold-up et, jusqu'à un certain point, celle du rapt de l'enfant contenues toutes deux dans la version intégrale n'apportent rien de neuf au récit. Nous oserons répondre alors : ni l'originale, ni l'intégrale... l'essentiel est quelque part entre les deux. ☺

■ France 1986, 120 minutes (185 minutes, version complète) — Réal. : Jean-Jacques Beineix — Scén. : Jean-Jacques Beineix, d'après le roman de Philippe Djian — Images : Jean-François Robin — Mont. : Monique Prim — Mus. : Gabriel Yared — Son : Pierre Befve, Dominique Hennequin — Dir. Art. : Carlos Conti, Jacques Leguillon — Cost. : Elisabeth Tavernier — Int. : Jean-Hugues Anglade (Zorg), Béatrice Dalle (Betty), Gérard Darmon (Eddy), Consuelo De Haviland (Lisa), Clémentine Célerié (Annie), Jacques Mathou (Bob), Claude Confortés (le propriétaire des bungalows), Philippe Laudénbach (l'éditeur / le gynécologue), Claude Aaufaure (le médecin), Léonie Berthuit (la morte) — Prod. : Claudie Ossard, Jean-Jacques Beineix.